Imprimerie André Lonulot, Herblay (S.-et-O.).

LES GRANDES FIGURES D'HIER & D'AUJOURD'HUI

Laurent TAILHADE

et son Temps

Par Jean BOSSU

AUX EDITIONS DE " L'IDÉE LIBRE "

PREAMBULE

Dans la petite étude qui va suivre, nous voudrions faire revivre toute une génération de jeunes écrivains et poètes, parmi lesquels vécut le grand pamphlétaire Laurent Tailhade.

Le lecteur remarquera bien vite qu'un bon nombre de ces hardis iconoclastes ont terminé leurs jours dans le giron des Eglises, des Académies et des Ministères. Et cependant on ne peut pas les assimiler tous aux renégats dont la politique offre tant d'exemples. Ils ont été sincères jusque dans leurs volte-faces. Leur tort fut d'avoir trop vécu d'idéalisme, et pas assez de science et de raison.

Depuis qu'il existe, le mouvement socialiste est sollicité par deux tendances extrêmes. D'un côté c'est l'idéalisme pur, les revendications sentimentales et individualistes, qui se grisent de beaux gestes et d'ardentes invectives. De l'autre côté sont les vieux professeurs à lunettes, truffés de syllogismes, enfoncés jusqu'au cou dans l'économie politique, et s'appli-

quant à manœuvrer les masses par le jeu des hautes combinaisons de partis.

La sagesse ne serait-elle point entre les deux, dans une conception du socialisme où s'harmoniseraient la notion des intérêts de classe avec le sentiment de la justice, de l'Ethique, et le souci de l'éducation de l'individu ?

Toujours est-il que les amis de Laurent Tailhade furent des poètes ennemis de la raison, ce pour quoi, volages comme les poètes, ils ont pour la plupart renié l'idée de leurs vingt ans. Du socialisme sentimental, du beau rêve de l'Anarchie, ils ont passé au mysticisme chrétien, et de là, insensiblement, au pur catholicisme, ou au nationalisme monarchiste. En fait, ils n'ont pas varié. Ils n'ont jamais abandonné le plan du Sentiment, *et leur petite raison toujours dédaignée ne pouvait objecter que peu de chose à leurs métamorphoses.*

Soyons indulgents pour ces rêveurs et relisons quelquefois, entre deux lectures sérieuses, les vers enflammés d'un Retté (première manière) et les pamphlets pleins de sève de notre Laurent Tailhade.

Jean BOSSU.

PARMI LES POETES

Laurent Tailhade était né à Tarbes le 17 avril 1854. Lui qui devait flageller si vigoureusement la bourgeoisie, il était le fils d'un magistrat et d'une dévote personne, fille d'un respectable hôtelier. La vie a de ces ironies !

Le jeune homme étudia au lycée de Pau et fit son droit à Toulouse. Il épousa une petite bretonne élevée dans de bons sentiments, comme il se doit. Mais au bout de quelques années, devenu veuf, il vint respirer l'air de Paris où il put cultiver sa Muse poétique tout à loisir.

Déjà à Toulouse, il avait été lauréat des Jeux Floraux. En 1880 parut son *Jardin des Rêves*, recueil de beaux vers païens écrits par un amoureux du Parnasse (1). Douze ans après il pu-

(1) Le Parnasse était un mouvement littéraire mis en vogue par la publication, en 1866, par Lemerre, sous ce titre, d'un recueil de vers de Leconte de Lisle, J. M. de Hérédia, F. Coppée, Mallarmé, Verlaine, etc. Ces derniers créèrent une nouvelle école. Les Parnassiens de la première heure cultivaient la beauté plastique, le rythme et l'impersonnalité.

bliait *Au pays du muffle*, autre recueil qui consacra sa réputation. Dès lors il fut enrôlé dans la bande joyeuse du Quartier latin, où il dissipa l'héritage paternel avec un entrain endiablé. Victime innocente d'une bombe anarchiste qui ne lui était pas destinée, il fut mis en vedette et profita de cette célébrité pour se mêler plus ardement que jamais à la jeunesse d'avant-garde de l'époque.

Voici le portrait qu'en fait Alexandre Zévaès, qui était alors étudiant à Paris :

« *Laurent Tailhade était aussi une des étoiles de la nouvelle Pléïade. Il était gentilhomme, mondain* (2) : *et l'absolue correction de sa toilette, le souci minutieux de sa barbe, la perfection de son nœud de cravate, sa prédilection (que Jean Lorrain a notée quelque part) pour des gilets de soie éclatants et tumultueux, le distinguait des camarades au laisser-aller quelque peu bohème...*

« *La causerie de Tailhade était amusante et caustique : il s'efforçait d'y faire revivre la préciosité maniérée d'un Voiture, avec, en plus, le mordant et ce que nous appelons aujourd'hui la rosserie. Quand, au François 1er, Tailhade contait, il avait autour de lui une jeune cour empressée et l'on répétait ensuite ses bons mots, généralement cruels. C'est Tailhade qui, sortant d'un salon du noble faubourg, où il avait été la proie d'un raseur impitoyable et borgne, en prenait congé en ces termes: « Ah! monsieur, combien je vous envie! Quand vous mourrez, vous n'aurez qu'un œil à clore, et, comme vous n'aurez point d'esprit à rendre à Dieu, votre besogne sera vite terminée.» De lui, encore, cette apostrophe amère à telle dame du Quartier: « Vous m'inspirez madame, un sentiment bien pur, l'horreur du péché », ou encore celle-ci : « Desservie par un visage tel que le vôtre, la prostitution, madame, doit être un métier bien pénible »* (3).

(2) « C'est le dernier gentilhomme », disait de lui Maître Henri Coulon.

Au reste, un cœur généreux, n'hésitant pas à sacrifier en plein hiver son unique pardessus pour un camarade moins heureux...

Laurent Tailhade fréquenta donc tous les cénacles et tous les groupes d'écrivains d'avant-garde; on le vit chez *Procope*, au *Vachette*, de même qu'aux réunions magiques de Stanislas de Guaita ou dans les salles de rédaction de la petite presse.

Le Procope, fréquenté jadis par Camille Desmoulins, puis à une époque plus récente, par la jeunesse révolutionnaire de la fin du second Empire, attirait toute la Bohême littéraire ; le patron lui-même, Théo de Bellefonds, rimaillait à plaisir. On y voyait pêle-mêle des talents mûris et des vocations naissantes, et aussi des originaux, des rapins et de pauvres hères. C'était Verlaine, poète maudit, l'auteur des *Poèmes saturniens* et de *Sagesse*, que la misère et l'absinthe traînaient à l'hôpital ; Dubus, inséparable de Tailhade, bon

(3) Zévaès, *Ombres et Silhouettes*, notes et souvenirs d'un militant, Paris, 1928, p. 48-49.

poète, naïf, curieux de tout, d'occultisme comme de morphine ; Oscar Wilde, grand poète anglais, accompagné de son *alter ego*, combien indigne, lord Douglas ; Wilde, que le pharisaïsme anglais allait dégrader sous une outrageante condamnation pour affaire de mœurs, et auquel lord Douglas devait donner plus tard le coup de pied de l'âne en écrivant des souvenirs dont Tailhade fit proprement justice : Anatole France ; Adolphe Retté ; Coppée ; le bohème Amédée Cloux, qui pastichait avec un rare bonheur et trouva ainsi le moyen de faire passer une de ses productions dans les œuvres complètes de Baudelaire ; Mécislas Golberg, étudiant sémite, poète anarchiste, rédacteur du *Trimard*, mort tuberculeux au sanatorium d'Avon (sa dernière farce fut de rédiger lui-même les adresses des lettres de faire-part). Et combien qui, comme Amédée Cloux devaient finir leurs jours à l'hôpital !

Dans le milieu intellectuel d'aujourd'hui, il n'est guère de catholique qui ne connaisse son Verlaine. Mais en ce temps-là Verlaine, malgré son spiritualisme, était un miséreux dont les Dames du Faubourg se souciaient fort peu. Et tout chrétien qu'il fut, il ne se séparait pas de cette bohème anarchiste et païenne, et il était trop loqueteux pour intéresser ses confrères catholiques. Lorsqu'il échoua à l'hôpital Bichat, la fille Eugénie, avec laquelle il vivait, vint jeter dans la salle du Procope les « hardes » du poète, parmi lesquelles un manuscrit dont elle était bien

bonne de ne pas s'en servir pour couvrir ses pots de confiture. Et plus tard, quand il mourut sur son grabat de la rue Descartes, en 1896, cette même Eugénie réclama cent sous à Armand Lods pour le laisser faire un croquis du défunt. Ainsi vécut Verlaine, grisé d'absinthe, parmi les filles, pauvre et méconnu du monde officiel :

« Pauvres cœurs mal tombés, trop bons et très
[fiers, Certes
« Car l'ironie éclate aux lèvres belles, certes,
« De vos blessures, cœurs de Jésus plus lamen-
[tables,
« Va, poète, le seul des hommes véritables,
« Meurs sauvé, meurs de faim pourtant le moins
[possible » (4)

Au café Vachette on retrouvait Verlaine; c'était là aussi que l'hellène Papadiamantopoulos, célèbre sous le nom de Jean Moréas, dictait à ses amis les vers qu'il composait au cours de ses flâneries ; il fraternisait avec le sociologue Rappoport, et Charles Maurras, et Dubus, et Pierre Dufay, Paul Souday, etc. « C'est au Vachette, disait Barrès, que les jeunes gens gagnent des dyspepsies qui, vers quarante ans, leur font une physionomie distinguée » (5).

Barrès, que nous venons de citer, posait alors à l'individualiste ; il avait dirigé en 1884 *les*

(4) Verlaine, *Caprice* (dans *Parallèlement*).

(5) V. Georges de Wissant, *Cafés qui disparaissent, Souvenirs qui s'en vont*, 1926.

Taches d'encre, gazette mensuelle ou il éreinta copieusement quelque pseudo-poètes comme Eugène Manuel et Paul Déroulède ; il écrivit ensuite *Sous l'œil des Barbares* et *Un homme libre* ; devenu député socialiste révisionniste, il dénonça à la Tribune le monopole de la maison Hachette ; il saluait l'aurore du socialisme dans le *Figaro*, et lorsque Drumont publia sa *France juive*, il montra que l'antisémitisme était l'expression populaire des revendications sociales :

« Ecoutez cette foule qui, dans les réunions, crie : *A bas les Juifs !* C'est : *A bas les iniquités sociales* qu'il faut comprendre. Que leur importe les 80.000 israélites de France ! Leur colère va contre cette formidable organisation du Capital qui les domine... Que les antisémites se joignent donc à leurs frères mieux conscients, les socialistes (6) »

Barrès, Retté, Dubus et Laurent Tailhade se rencontraient avec Oswald Wirth chez Stanislas de Guaita ; ces jeunes écrivains, épris de nouveauté, mêlaient en une vraie salade russe l'anarchie, le socialisme, avec l'étude de la Gnose et des Sciences occultes. Tout le monde à l'époque faisait de l'occultisme, même Edouard Drumont qui, tout en reprochant aux juifs leur goût de la Kabbale, pratiquait le spiritisme et la chiromancie (7).

(6) *Figaro*, 22 février 1890. Cité par Zévaès, ouvr. cité, p. 69.

(7) V. Vitoux, *Les coulisses de l'au delà*, 1902, p, 257 et suivantes.

De ces poètes férus d'occultisme et d'anarchie, Edouard Dubus était l'un des plus fervents. Il n'a pas écrit beaucoup ; un volume de vers, *Quand les violons sont partis*, constitue la meilleure partie de son œuvre imprimée. Mais il était de tous les cénacles, de tous les salons littéraires. Lettré et spirituel, il mourut victime, parmi tant d'autres, de la meurtrière seringue de Pravaz (8).

Stanislas de Guaita, esprit loyal et bon, usait de la morphine ; sans abus, ce qui est exceptionnel. Il ne faisait pas de prosélytisme. Il déconseillait l'usage du poison à Dubus, qu'il trouvait trop faible. Si ce dernier prit goût à la morphine, ce n'est certainement pas sur l'initiative de l'auteur du *Temple de Satan*, mais pour faire comme les autres : « par esprit d'imitation, écrit Laurent Tailhade, il buvait de l'absinthe comme Verlaine, il s'injectait de la morphine comme Guaita. La *noire Idole* de Quincey l'avait réduit en esclavage » (9). De même qu'il flirta avec les Boulangistes, puis les anarchistes, comme Retté.

Ce dernier, qui était alors fervent de science occulte et de voluptés perverses, accuse formellement Guaita d'avoir sciemment et volontairement inoculé au pauvre poète la fatale passion. Mais Retté formule cette accusation dans le récit fantaisiste d'une aventure diabolique dont Stanislas

(8) Je reprends ici les éléments d'un article que j'ai publié dans divers périodiques sous le pseudonyme de Georgette Viola.

(9) Laurent Tailhade, *Plâtres et marbres*, page 54.

de Guaita aurait été le héros, et lui-même la victime. N'en déplaise aux admirateurs de Retté, nous estimons que sa parole est sujette à caution. M. Pierre Dufay, que nous avons consulté, nous écrit : « Stanislas de Guaita fut-il pour quelque chose dans les piqures dont abusa Dubus, un être délicieux ! J'en doute : Dubus était suffisamment curieux de sa nature pour essayer tout seul, de son chef, et naturellement, pour continuer... Guaita aurait sans doute fait son possible pour détourner Edouard Dubus, son cadet, de la morphine, mais il était trop tard. Pauvre Dubus, il aurait mieux fait de se contenter de faire l'amour avec la petite Eugénie Nau, qui était gentille et avait du talent. Il lui communiqua, je le crains, son goût pour la seringue de Pravaz ».

Retté, du reste, était mal placé pour accuser les autres ; s'il ne se piquait pas, il puisait en revanche dans l'alcool ses plus belles envolées poétiques.

« Il aimait, comme tous ceux de sa génération, l'intense vie nocturne des brasseries de la rive gauche » (10). L'absinthe n'avait pas de secrets pour lui : « il avait le vin bruyant, m'écrit un de ses amis, et de naturel querelleur, il cherchait le scandale, d'où sa réputation. Pour lui, le vin était une espèce d'euphorie, grâce à laquelle il s'ingéniait à épater les bourgeois, à casser les assiettes

(10) Marius Boisson, préface de *En attendant la fin*, par Retté, Paris, Messein, 1933, p. 20.

et à ameuter les agents » (11). Après sa conversion, les bons confrères eurent beau jeu d'évoquer, méchamment, ces souvenirs bachiques. D'autant que, malgré ses efforts louables, Retté converti était demeuré assez sensible au divin nectar ; toutefois il fit de grands efforts et il faut reconnaître qu'il arriva finalement, avec l'âge, à se débarrasser de cette funeste habitude.

Pour en revenir à Dubus, il mourut en deux ans de pratique du poison. Et quelle triste mort ! Comme l'écrit, cette fois justement, Retté : « sa santé déclina rapidement d'une façon effrayante. Ce n'était plus qu'un squelette ambulant qui ricanait et balbutiait des incohérences. Sa belle intelligence s'éteignit. Son talent s'envola. En moins de deux années il fut réduit à rien » (12).

Un jour, le 10 juin 1895, on découvrit dans une vespasienne de la place Maubert, un inconnu agonisant ; transporté d'urgence à la Pitié, il mourût deux jours après sans avoir repris connaissance. Dans ses poches on avait trouvé seulement une seringue de Pravaz et deux fioles ; rien d'autre. Le malheureux passa ensuite sur la table de dissection de l'amphithéâtre, où les cadavres d'inconnus servent aux observations des étudiants en médecine. C'est là que le trouva M. Jean Court, rédacteur au *Mercure de France*, et secrétaire de

(11) Lettre de M. Fernand Martin.
(12) Retté, *Au pays des lys noirs*, 3e édition, page 37.

police, qui avait été alerté ; il reconnut le jeune poète et fit prévenir sa mère.

Quant à Laurent Tailhade, malgré des séances répétées dans des maisons de désintoxication, il ne put, lui non plus, s'arracher au poison. Et ce qui est pire : il faisait du prosélytisme, tout au moins auprès de Pierre Dufay, qui eut la sagesse de ne point l'écouter.

Cette digression sur la morphine nous a entraîné loin de nos jeunes écrivains. Revenons-y par le truchement des petites revues littéraires.

Ne quittons pas les cafés sans rappeler que Théo, le distingué patron du Vachette, fonda, en 1895, un journal mensuel à vingt centimes, dont Georges Millandy, le chansonnier, était rédacteur en chef. Verlaine y collabora. Fondé en 1890, le *Mercure de France* ralliait autour de lui Laurent Tailhade, Rémy de Gourmont, le fin sceptique ; Jules Renard ; Alfred Valette, et autres. (13)

Mais c'est surtout *La Plume* « revue de littérature, de critique et d'art indépendants » qui attirait Laurent Tailhade et tous ses amis. Son

(13) Jules Renard, l'auteur de *Poil de carotte*, fut un bon libre penseur. Maire du petit village de Chitry, il y enseigna les idées républicaines. Ses enfants ne furent pas baptisés.

fondateur, Léon Deschamps, était un ancien aide-cuisinier autodidacte, auteur des *Contes à Sylvie*, qui voulait fonder un journal destiné à encourager les débutants ; le premier numéro sortit le 15 avril 1889 de sa mansarde du boulevard Arago. Deschamps, qui mourut à trente-six ans en 1899, attira et mit en vedette une pleïade d'écrivains de toutes les écoles : Verlaine, Moréas, Barrès, Maeterlinck, Léon Bloy, Dubus, Retté, Jules Guesde, Léon Cladel et Jean Richepin, qui y publia, pour un numéro de premier mai, une ballade dont voici quelques vers :

Ah ! les justes martyrisés,
Qui peut les forcer à se taire ?
Si du droit que vous méprisez
Je m'estime le mandataire,
Je le serai, farouche, austère,
Dussè-je, perchoir de corbeau,
Pendre à la corde gibétaire !
J'ai le cœur dés gueux pour tombeau.

Qui eut dit alors que l'auteur des *Blasphèmes* mourrait dans la peau d'un académicien ?

La Plume édita les ouvrages de nombreux jeunes, des romans de Louis Dumur, qui n'était pas encore nationaliste, *Le Crime d'obéir*, de Han Ryner, les poèmes d'Ernest Reynaud.

Elle organisa aussi des banquets littéraires où participèrent Mallarmé, Barrès, Octave Mirbeau, Clovis Hugues, Henri de Régnier, Félix Fénéon, Paul Souday, Moréas...

Deux fois par mois *la Plume* tenait ses soirées à la brasserie du Soleil d'Or, avec le concours du Tout-Paris des symbolistes, des Décadents, des chansonniers et de quelques jolies femmes. On y revoyait Camille Mauclair, Adolphe Retté, Dubus, Xavier Privas, délicieux poète qu'avait introduit le docteur Binet Sanglé (celui qui écrivit la *Folie de Jésus*)... Majorité de fervents du Paganisme, d'apôtres de la révolte. Nous les retrouverons tout à l'heure dans la bataille sociale.

Mais en matière littéraire, c'était déjà la révolte. On en avait assez de Sully Prudhomme et Coppée, dont le souci de la forme et de la règle poétique étouffait, disaient les Symbolistes, le fond, la pensée, le sentiment. Verlaine avait mis à la mode ses vers aux rimes capricieuses mais empreints de musicalité :

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien aimée.

Stéphane Mallarmé, épris de Kabbale, écrivait des vers imprécis, incompréhensibles aux profanes, mais d'autant plus merveilleux pour les initiés :

La vierge, le vivace et le bel d'aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre

Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Moins obscur est Jean Moréas, où l'on trouve de la grâce et de la mélancolie.

Pourquoi cette rage,
O ma chair, tu ne rêves
Que de carnage
De baisers !
Mon âme te regarde,
En tes joutes, hagarde ;
Mon âme ne veut pas
De ces folâtres pas.

Aussi, parmi cette flamme
Que venez-vous faire,
Ah, laissez
Vos bouquets d'ancolie,
Et faites de façon
Que l'on vous oublie.

De même, en matière d'art dramatique, Laurent Tailhade et ses amis allaient soutenir le bon combat pour le théâtre d'Ibsen. C'est en 1893 que Lugné-Poë fit représenter pour la première fois une pièce du grand dramaturge norvégien : *Rosmersholm*. Le théâtre d'Ibsen eut du mal à se faire adopter du public français ; Ibsen est en effet un individualiste intransigeant, il montre le mensonge des conventions sociales et nous invite à trouver notre libération en nous-même, en dehors de toute espèce d'Eglise et de tout exemple venu du dehors. Ses pièces enferment des problèmes philosophiques que le spectateur a quelquefois peine à saisir dans toute leur richesse. Forcément le bourgeois français ne pouvait adopter d'emblée la figure hautaine et souverainement indépendante d'Ibsen. Pour Laurent Tailhade

c'était l'équivalent, sur le plan de l'art dramatique, de ce qu'était dans la vie politique de l'époque, l'affaire Dreyfus, le combat contre l'Etat-Major et le Militarisme brutal.

LA BOHEME LIBERTAIRE

En ces années 1890-1900, l'Anarchie était à la mode ; elle n'était plus seulement la révolte des pauvres gens contre l'Etat bourgeois et les tyrannies religieuses et militaristes ; elle bénéficiait maintenant de l'adhésion plus ou moins enthousiaste de cette génération d'écrivains à laquelle appartenait Laurent Tailhade.

Beaucoup de jeunes menaient de front le combat pour le Symbolisme et pour la Liberté intégrale. Paul Adam écrivait sa *Critique des mœurs,* et l'*Eloge de Ravachol*. Bernard Lazare, Henri de Régnier, Francis-Viélé-Griffin, mettaient leur jeune talent au service de l'Idée.

Les *Entretiens politiques et littéraires* publiaient à la fois les poèmes symbolistes de Viélé-Griffin, Henri de Régnier et Laforgue, des articles libertaires de Bernard Lazare, Elie et Elisée Reclus, et les pages inédites de Bakounine et Max

Stirner. C'est dans cet organe que Paul Adam disait de Ravachol : « en ces temps de cynisme et d'ironie, un Saint nous est né. Son sang sera l'exemple où s'abreuvent de nouveaux courages et de nouveaux martyrs ».

Maurice Pujo dirigeait la revue l'*Art et la Vie,* où fraternisaient anarchistes et socialistes chrétiens ; y collaboraient Henry Béranger, l'abbé Victor Charbonnel, Adolphe Retté, Lucien Le Foyer, Albert Livet, Fernand Weyl, etc...

Quelques années plus tard, Charbonnel devait quitter la soutane avec éclat et se lancer dans la libre pensée militante (il fonda le journal *la Raison* et participa activement à l'Association Nationale des Libres Penseurs). La libération de Charbonnel fut commentée par Pierre Lasserre dans la revue socialiste et libertaire l'*Humanité Nouvelle,* que dirigeait Augustin Hamon, dans les termes suivants :

« Un prêtre écrivain de qui je n'ai pu jusqu'ici étudier l'œuvre littéraire, mais que j'estime pour sa révolte, vient de rompre publiquement avec l'Eglise. »

Mais Pierre Lasserre ajoutait aussitôt combien il craignait que l'ancien prêtre ne sut pas aller à la Vie avec confiance, ni haïr, comme il se doit :

« Je suis donc inquiet pour le prêtre que je vois, même dans une superbe revendication de liberté et

de vie, dire un adieu amer et irrévocable à son église. Je crains pour lui. J'ai peur qu'il ne soit pas assez fort pour légitimer sa hardiesse ; que, depuis trop longtemps accoutumé à l'ombre glacée des chapelles, il ne sache plus se tenir debout sous les durs rayons du jour... Je réclame un changement dans l'homme et le veux voir de mes yeux. Si vous ne nous apportez qu'une théologie édulcorée en symbolisme, un mysticisme modernisé, un protestantisme attendri de sensualité catholique, vous pourrez faire avec tout cela de jolis livres.. Mais alors notre temps n'a aucun besoin de vous... Malheur à vous, M. Charbonnel, si vous n'inspiriez pas de colère et de haine à l'Eglise... » (14)

N'est-il pas curieux de voir un futur dirigeant de l'*Action Française* attiser ainsi l'esprit de révolte d'un prêtre affranchi ?

C'était encore une revue symboliste, l'*Ermitage*, rédigée par Henri Mazel, F. Hérold, Paul Valéry, Louis le Cardonnel, qui organisait une enquête sur le sujet suivant : Quelle est la meilleure condition du bien social, une organisation spontanée et libre ou bien une organisation disciplinée et méthodique ? » La majorité des réponses furent favorables aux idées libertaires.

L'Enquête de l'*Humanité Nouvelle* sur la guerre et le militarisme, en 1899, donne l'opinion de quelques poètes du temps ; « déplorables, les effets du militarisme. Il engendre la grossièreté, la paresse, le fanatisme et l'obéissance ; il est cor-

(14) *L'Humanité nouvelle*, 1895, p. 68 et suiv.

rupteur » (Rémy de Gourmont) ; « Les hommes finiront par comprendre que le droit à l'existence prime tous les autres, et que l'honneur et l'amour aveugle de la patrie furent des vertus inventées par les possédants et glorifiées par les poètes pour la sauvegarde de leurs souteneurs » (Albert Lantoine) ; « Le militarisme a pour résultats principaux : la destruction de l'esprit d'initiative, le culte du meurtre, du vol et de la violence sous toutes ses formes, l'ivrognerie et la paresse. Il permet au Capital de se faire protéger par ceux-là mêmes qu'il exploite » (Adolphe Retté).

A la librairie de l'*Art Social* on nous propose à la même époque, pêle-mêle, les œuvres de Chirac, Jean Descaves, *Ballades françaises* de Paul Fort, *Elisçuah* de Lantoine, *la Forêt bruissante* et *Promenades subversives* de Retté, les poèmes de Verhaeren...

Parmi ces poètes d'avant-garde, Adolphe Retté demeurait celui dont l'esprit de révolte était le plus poussé quant à la beauté de la forme et de l'expression. Dans ses *Aspects* (1897) il se donnait pour programme littéraire « l'exaltation de l'individu et l'abolition des écoles » ; il y définissait la Société « une étable puante où des porcs se disputent une pâtée grossière », la Patrie « une cage où des bêtes féroces hurlent en mordant les barreaux à l'encontre d'autres bêtes, de poil différent, qu'on tient recluses en face d'elles », la Famille « des singes grimaçants et se pinçant les uns les autres », la Religion « des hiboux bat-

tant de l'aile sur des cercueils », et concluait, par la bouche de Maître Phantasm : « Démolir et démolir encore pour que l'homme sorte de la bête » ; et si, dans ce même ouvrage il répudiait les rébus de Mallarmé, son adhésion allait, enthousiaste, à Zo d'Axa, Ravachol, Vaillant et Caserio, et il ajoutait une étude approfondie sur Bakounine, un commentaire de *la Grande famille* de Jean Grave, un éreintement copieux de Huysmans et de tous les convertis en général. L'année suivante, en 1898, il publiait aux éditions de *la Plume* ses *XIII Idylles diaboliques,* dans lesquelles il élève un hymne à la vie :

« Tu aimes la souffrance, dis-tu ? La souffrance n'est belle que vaincue. La souffrance, c'est un troupeau de lions affamés qui nous assiège. Quiconque ne s'efforce de la réduire, quiconque ne la hait ne s'élévera jamais au-dessus de lui-même. Il rampera, barbouillé de la fange de ses larmes, parmi les scrupules et les lamentations. Et, cependant, les forts, les créateurs de la grande race future levant, contre ceux de l'ennui, contre ceux de la grâce, contre ceux de la mort, un étendard de soleil, leur broieront la nuque sous leurs talons et les jetteront dans l'auge des pourceaux. »

Toutefois Retté n'était pas un penseur convaincu et réfléchi. On pourrait dire de lui comme de Victor Hugo, qu'il n'était qu'un écho, un reflet des révoltes de son temps, dans leur variété et leur contradiction. Il avait été boulangiste et chauvin, puis anarchiste et antipatriote, puis radical. Il avait flirté successivement avec toutes les doctrines sans les analyser réellement. Un critique disait de lui avec raison :

« M. Adolphe Retté est un poète admirable, incomplet, inégal, mais puissant et délicieux. Ses vers ont de belles ardeurs, d'émouvantes révoltes. C'est un impulsif et un prime-sautier. Aussi ses colères antibourgeoises sont-elles empreintes de cette conception toute primitive... » (15)

Amoureux de la Nature et de la Femme, Retté répudiait le christianisme par cela même qu'il y trouvait, selon le mot de Lasserre, la quintessence de la haine contre la Terre, contre les joies de la vie. Son incroyance n'avait d'autre base réelle que sa volonté de vivre sa vie. Ses souvenirs du *Diable à Dieu* (16) donnent l'impression d'un esprit tourmenté, livré au désarroi, à l'anarchie philosophique. Il n'avait même pas le scepticisme raisonné de Rémy de Gourmont. Sa conversion fut avant tout sentimentale.

Comment du reste concilier le scepticisme ou le matérialisme avec la croyance à l'Occulte, acquise au contact de Guaita, Dubus et V. E. Michelet ?

(15) L. Dumont-Wilden, dans *l'Humanité Nouvelle,* janvier 1900, p. 111, à propos du roman de Retté *La seule nuit,* éd. de *La Plume.*

(16) Messein, éditeur.

Un autre poète révolté par une pitié toute sentimentale fut Jehan Rictus, qui publia en 1897 ses *Soliloques du Pauvre*, illustrés par Steinlen (17). A la suite de Richepin, Jehan Rictus exprimait en argot toute la profonde misère des déshérités :

Haou !... T'entends pas ce hurlement ?
C'est l'cri des chiens d'fer, des r'morqueurs,
C'est le cri de l'Usine en mal d'enfant,
Cest l'Désespoir actuel qui beugle !

L'abbé Magnen, qui enterra religieusement Jehan Rictus en 1933, aurait certes poussé des cris d'horreur en lisant son *Revenant*, où un misereux parle au Christ qu'il croit revoir devant lui en regardant « l'miroitant d'un marchand d'vin » :

— On parle encore de toi, tu sais !
Voui on en parle en abondance,
On s'fait ta tête et on s'la paie,
T'es à la roue... t'es au théâtre,
On t'met en vers et en musique,
T'es d'venu un objet d'Guignol,
(Ça, ça vut dir' qu'tu as la guigne)
. . . . . .
Ohé, les beaux messieurs et dames
Qui poireautez dans les Mad'leines,

(17 Edition du Mercure de France.

Curés, évêques, sacristains,
Maçons, protestants, tout' la clique,
Maqu'reaux d'vot' Dieu, hé ! catholiques,
Envoyez-nous un bout d'hostie :
Gn'a Jésus Christ qui meurt de faim !
. . . . . .
Et pourtant, vrai c'qu'on caus' de toi !
(Ah ! faut voir ça dans les églises,
Dans les journaux, dans les bouquins !)
Tout l'monde y bouff' de ton cadavre
(Même les ceuss qui t'en veul'nt le plus !)
Sous la meilleure des Républiques
Gn'en a qu'ont voulu t'décrocher
D'aut's inaugur'nt des basiliques
Où tu peux seul'ment pas coucher.

Ainsi parlaient de 1890 à 1900 des écrivains dont nos modernes démocrates chrétiens osent sans rougir, se réclamer.

Au reste Jehan Rictus est mort pauvre, comme Tailhade et comme Verlaine.

⁂

Cette bohème généreuse et sentimentale était alors bien sincère ; elle ne faisait pas que déclamer des paroles vengeresses ; elle agissait. Elle était la terreur des sergents de ville.

Il y avait en 1893 un précurseur de l'abbé Bethléem, le sénateur Béranger, président de la Ligue contre la licence des rues ; c'était un vertueux Père la Pudeur dont l'appartement renfer-

mait la plus riche collection de cartes transparentes et de gravures érotiques (18).

Or, Bérenger avait eu vent d'une soirée du bal des *Quat-z-arts* au Moulin Rouge, au cours de laquelle les artistes avaient porté en triomphe leurs modèles vêtues de leur seule innocence ; il déposa immédiatement une plainte pour outrage à la morale publique, et un certain nombre de sculpteurs furent frappés d'une amende.

Aussitôt, grande effervescence parmi les jeunes, qui décidèrent d'aller conspuer le vertueux sénateur. Au cours d'une réunion chez Albert Regnard, ancien communard, on décida de faire du tapage. Il y avait là l'étudiant socialiste Zévaès, Adolphe Retté, le poète Jean Carrère (qui se chargeait d'ordinaire de répandre les bons mots de Laurent Tailhade), le royaliste Guérin, quelques rapins, des anarchistes, des syndicalistes, un agent provocateur et un lieutenant de Déroulède. Retté se montrait parmi les plus enragés. Il électrisa littéralement les élèves des Beaux-Arts qui organisèrent un monôme. La manifestation éclata le 1er juillet, mais les Brigades centrales intervinrent avec une violence inouïe. Au cours de scènes de brutalité incroyables un agent tua un inoffensif employé de commerce, Nuger (19).

(18) V. Le *Cri de Paris* du 11 février 1906.

(19) Retté (*Au pays des lys noirs*) fait un récit coloré de l'affaire, mais il embrouille les dates à plaisir. D'une façon générale ses souvenirs sont fort sujets à caution. Il a trop le désir d'épouvanter les vieilles dames patronesses qui le lisent, et ment inconsciemment.

Dès que la nouvelle fut connue, le lendemain, les étudiants organisèrent un mouvement formidable, avec la participation de Jean Carrère, Zévaès, Albert Dubarry. Les anarchistes étaient entrés dans la danse avec leur drapeau noir. Toutes les vitres de la Préfecture de police furent brisées, et cette fois, la police n'osa intervenir. Les jours suivants, tandis que Millerand interpellait à la Chambre, l'agitation ne cessa de grandir. La police matraquait sans pitié, les régiments étaient mobilisés, ainsi que les Dragons, les Cuirassiers, les Brigades centrales, la Garde républicaine. On opérait des centaines d'arrestations. Les manifestants dressaient des barricades sur les conseils de l'ancien communard Amilcar Cipriani, flambaient les kiosques, renversaient les tramways et les omnibus. La police ripostait en envahissant la Charité et l'Hôtel Dieu, brutalisant les infirmiers et un professeur de la Faculté de Médecine, Villejean.

Il fallut arriver au 6 juillet pour que l'insurrection du Quartier Latin fut écrasée définitivement. Mais l'affaire recommença le même jour par la fermeture de la Bourse du Travail et l'arrestation d'un grand nombre de syndicalistes.

A la Chambre, les protestations des radicaux et

des socialistes se heurtèrent à l'obstination d'une majorité réactionnaire. A Millerand qui menaçait le gouvernement de la colère des ouvriers, on répondit que les paysans seraient plus sages et soutiendraient de leurs votes la majorité parlementaire (20).

Quoiqu'il en soit, le régime ne sortait pas blanchi de ces brutales répressions, et les événements ne pouvaient qu'encourager ces révoltés qui entraient dans toutes les bagarres en chantant :

Les rois sont morts, les dieux aussi,
Demain nous vivrons sans souci,
Sans foi ni loi, sans esclavages :
Nous sommes les briseurs d'images.

***

Et Laurent Tailhade ? Que devenait-il ?

L'année précédente la bombe de chez Foyot l'avait mis en vedette. Voici ce qui s'était passé.

Le 9 décembre 1892, Auguste Vaillant venait de lancer sa bombe dans l'enceinte du Palais Bourbon. Ce même jour, à la soirée de *la Plume* au Soleil d'Or, Léon Deschamps demanda à chacun d'inscrire sur un papier ses impressions sur l'attentat. La plupart des avis furent à la louange

(20) V. un récit pittoresque, par un acteur de ces événements, dans Zévaès, *Ombres et Silhouettes.*

de Vaillant ; celui de Laurent Tailhade était ainsi rédigé : « Qu'importe la mort de quelques humanités vagues, si par elle s'affirme l'individu ! Qu'importent les victimes si le geste est beau ! »

Or, le 4 avril 1893, une bombe anarchiste explosait au restaurent Foyot. Laurent Tailhade fut la seule victime de ce geste que d'aucuns ont attribués à un agent provocateur. Il y perdit un œil et fut criblé de blessures. La presse réactionnaire ne manqua pas de rappeler son mot du 9 décembre et de multiplier autour du corps du pamphlétaire « les cris de joie et la danse de cannibales » selon le mot de son ami Pierre Dufay (21). Mais, comme dit celui-ci, « le chantre de *Vitraux*, survivant à ses blessures, n'était point mort, et, aux cordes sacrées substituant la plume du pamphlétaire, avait, et dans quelle langue ! rendu coup pour coup et renvoyé à leur néant tous les avortons, encaisseurs de gifles et de mornifles, dont, momentanément dispensés de la peur des coups, la maigre vertu s'était, en ces heures douloureuses, élevée à la hauteur des truismes de Joseph Prudhomme et de sa loquèle ».

Dès lors il devait multiplier les pamphlets, attaquant avec une langue admirable, un style vivant et coloré, tous les cuistres qui incarnaient alors les principes de la Bourgeoisie régnante. Cette activité devait se poursuivre jusqu'en 1906,

(21) Préface des *Reflets de Paris*, Paris, Fort, 1921.

et même après, en dépit d'un mouvement de repli qui fut plutôt un coup de tête qu'un reniement délibéré.

Certes, il fut parfois injuste et outrancier, attaquant des poètes comme Jehan Rictus (22) qui le valaient bien. Mais en revanche que de vérités dites sans fard aux politiciens ! et avec cela un désir sincère d'élever les travailleurs à la dignité d'hommes : « il ne faut pas aimer le peuple en tant que plèbe, disait-il, il faut l'instruire, l'affranchir, le promouvoir à cette aristocratie que confère une existence libre et suffisante, lui rendre le Jeu harmonique des instincts et des facultés » (23). Il était trop individualiste pour ne pas redouter dans l'avènement des socialistes orthodoxes « la tyrannie plus abominable qui ait jamais, au profit de l'espèce, martyrisé l'individu ». Il voulait, avec Proudhon, non point « s'emparer de l'Etat pour réformer la société, mais bien réformer la société pour détruire l'Etat ».

Qu'on partage ou non son point de vue libertaire, on n'en trouvera pas moins dans son œuvre des pages toujours actuelles sur le militarisme et les dogmes.

Il faut relire son plaidoyer *Pour la paix* (24),

(22) *Discours civiques*, éd. de *l'Idée libre*, p. 109.

(23) *La Pâque Socialiste* (*discours civiques*, p. 118).

(24) Conférence donnée le 7 août 1908 à la *Semaine de la paix* au Kursaal d'Ostende (*Discours civiques*, p. 12(et suiv.)

dans lequel il retrace l'histoire de l'esprit pacifique en invoquant les poètes de toutes les époques ; et surtout sa *Lettre aux conscrits*, de novembre 1903 : il s'y montre à la fois ferme et sage, déconseillant les révoltes individuelles et la désertion, mais maintenant ferme la défense de tuer :

« Obéis à la conscription, aux ordres ineptes ou malveillants de tes chefs. Ne te retire pas sur l'Aventin, d'où la maréchaussée aurait bientôt fait de te déloger. Mais ne tue pas, même au prix de ta vie ; et refuse sur ton front le stigmate de Caïn » (25).

Son érudition prodigieuse lui permet, dans son Introduction à une histoire de la torture, de montrer la chaîne continue qui unit la tyrannie de jadis à l'oppression actuelle, qui résulte des Codes édictés par la classe possédante :

« Les bagnes, les maisons centrales gardent le sommeil des heureux, comme les tarasques, les griffons et les stryges veillaient sur la Belle au bois dormant. Il ne saurait exister de peines trop cuisantes, de maux assez farouches ! Entre l'or du Riche contre la faim du Pauvre, quel juge, sinon le président Magnaud (26), hésiterait un seul instant ?... Il n'est

(25) *Discours civiques*, p. 176.

(26) Magistrat libéral qui s'était rendu célèbre en acquittant des ouvriers coupables d'avoir, poussés par la faim, volé du pain. Tailhade lui a consacré un article où il montre que cette exception ne fait que condamner plus

pas une prison qui ne mérite l'enseigne de *carcere duro*, pas une des froides geôles où le moderne pharisaïsme claquemure ses condamnés, qui ne puisse écrire sur sa porte maudite : *Ici est la maison des morts* »(27).

Bien entendu les renégats du socialisme, les pourris, les vendus comme Millerand, furent cloués au pilori avec de puissantes invectives. Millerand en prit pour son grade : « Face équivoque de souteneur, d'agent d'affaires, brutal comme un garçon de lupanar, retors comme un jésuite, c'est lui qui fait les commissions des Chartreux, lui qui s'évertue avec Doumer, fils d'une blanchisseuse, à trahir le peuple dont ils sont venus ».

Mais ou il atteignit le summum de l'invective, ce fut au temps de l'alliance Franco-Russe, lors de la venue en France du tzar Nicolas II, autocrate dont le régime de terreur imposé aux Russes se double d'une terrible responsabilité dans la guerre de 1914. A lire les pages enthousiastes de la presse française de l'époque, se douterait-on que les agents du tzar devaient semer l'or à pleines mains pour stimuler l'ardeur vénale du

rigoureusement l'injustice du code (*Plâtres et marbres*, éd. Athéna, 1922, p. 186 et suiv.) Le président Magnaud figure parmi les délégués au congrès international des libres penseurs tenu à Rome en 1905.

(27) ***Plâtres et marbres*, p. 184.**

Temps, du *Matin* et autres feuilles soi-disant libres ? La publication du livre l'*Abominable vénalité de la presse*, en mettant à jour les archives du tzarisme, a montré combien justifiée, combien prophétique fut la protestation indignée que Laurent Tailhade inséra, sous le titre *Le triomphe de la domesticité*, dans le *Libertaire* du 15 septembre 1901. Les Hutin, les Coppée, les Barrès, les Millerand, les Doumer, tous les renégats et les vendus furent fustigés comme ils ne l'ont jamais été.

« Volez aux misérables, volez cette richesse qui, pendant un long hiver, eût adouci pour eux le froid et la famine. Brûlez aux souverains des lampions ! Offrez-leur, en larrons que vous êtes, le trésor des biens communs dilapidés ! Faites paraître vos danseuses, vos archevêques, vos officiers, vous-mêmes, tous les saltimbanques, tous les prostitués, afin de divertir quelques instants par le spectacle de votre hideuse scurrilité, les hôtes qui daignent vous apporter leur couronne, leur mépris et leurs commandements.

« Cependant quelle joie et quel rafraîchissant dictame pour nos colères, si quelqu'un des hilotes, comparse révolté de la turpide mômerie, si les corvéables de la fête et les mercenaires du gala redressaient tout à coup leur front d'hommes ; si devant les pourceaux gorgés de chair et d'or, autocrate russe ou larbins de France, apparaissait, dans une fulguration de tempête, la face redoutable du Pauvre ! (28) »

(28) *Discours civiques*, p. 188.

Avant de relire ces pages vengeresses, il faudrait se replonger quelques instants dans l'atmosphère du temps ; relire le récit des massacres de Russie ; consulter les documents sur le séjour du tzar à Paris, sa terreur d'un attentat possible, se pénétrer de toute l'ignominie de cette alliance. Alors, on comprend qu'il n'y a pas là qu'un pamphlet, que ces paroles ardentes expriment réellement une révolte justifiée contre la couardise d'un peuple.

Son article lui valut « un an de prison, comme anarchiste, pour expier, à la Santé, une des plus belles pages que compte la langue française ». (Pierre Dufay). Cette brimade n'abattit pas son courage, encore qu'il en souffrit, car sa femme venait de lui donner une fillette et endurait de vraies tortures morales. Mais, comme l'écrit toujours P. Dufay, « un labeur incessant avait dissipé pour lui le morne ennui de la prison, les livres avaient peuplé sa solitude. Si le philosophe avait appris à mépriser un peu plus l'imbécillité et la bassesse contemporaines, le latiniste en ramenait sa verte traduction de Pétrone, dont l'éloge n'est plus à faire et qui peut passer pour un modèle ».

III. — A L'OMBRE DE L'ACACIA

Dans sa lutte contre toutes les tyrannies, Laurent Tailhade n'oubliait pas que l'oppression religieuse est la mère de toutes les autres. Aussi a-t-il consacré bien des pages à la lutte contre l'Eglise. Cette lutte il la mena principalement au sein de la franc-maçonnerie.

Les biographes contemporains négligent de parti-pris le rôle de la maçonnerie. On écrit couramment des bouquins à prétention érudite sur tel ou tel écrivain d'avant garde sans souffler un mot de son rôle dans la grande famille des fils d'Hiram. Personnellement je ne suis pas de cet avis, quoique n'ayant jamais mis le pied dans une loge.

Sous la III[e] République, la maçonnerie française a eu bien des défaillances, et les politiciens ont encombré ses loges. Et cependant elle n'en est pas moins, avec la Libre Pensée, l'une des rares institutions dans lesquelles les idées les plus hardies ont pu être présentées, défendues,

écoutées et discutées, avec la plus large tolérance.

A l'époque où bataillait Laurent Tailhade, c'est-à-dire pendant la décade 1890 à 1900, les idées socialistes et libertaires commençaient à pénétrer dans les loges, scandalisaient d'abord les bourgeois opportunistes, puis les gagnaient peu à peu, à leur insu.

Ainsi la loge l'*Ecole Mutuelle,* après avoir eu pour orateur adjoint en 1869 l'opportuniste Méline, votait le 20 février 1893 la déclaration suivante :

« La loge « Ecole mutuelle », convaincue de la nécessité de l'action socialiste, et de la lutte sans trêve contre le cléricalisme, affirme une fois de plus ses convictions matérialistes et athées, adopte comme programme minimum le programme du parti ouvrier, et décide qu'elle s'appliquera désormais à mettre en pratique cette déclaration qui servira de règle à ses travaux (29) ».

Dans la liste des conférences données en loges, pendant l'année 1891, nous voyons Eugène Fournière parler du socialisme intégral à la loge *Le Lien des peuples* ; Doumer, étudiant l'hygiène de l'Ame à la loge *Osiris* ; Pierre Baudin analysant les conditions du travail à la loge de l'*Arc en ciel* ; Sincholle plaidant pour l'impôt progressif

(29) *Revue maçonnique,* tome XIV (1893), p. 71.

aux *Amis de la Patrie* ; Basly, rendant compte du congrès international des Mineurs à la loge des *Réformateurs* ; et d'autres orateurs qui traitent tous les sujets de réforme sociale, la réforme judiciaire, la question des Tours ,la fête du Premier Mai, la journée de huit heures (conférence à la loge l'*Emancipation,* par le F. Arthur Groussier membre fondateur en 1896 de l'Alliance communiste), la femme dans la société, l'autonomie communale, etc..., etc...

En 1893, les FF. conférenciers sont Augustin Hamon, Victor Dalle, le Dr Thulié, etc... (30).

De plus en plus nombreux se pressent les radicaux avancés, les socialistes tant « guesdistes » que « possibilistes », les syndicalistes et les anarchistes. Saluons, au passage, Francisco Ferrer, affilié en 1890 aux *Vrais Experts*, puis au Chapitre des *Amis bienfaisants*, et qui fit adopter en loge ses deux filles aînées ; Chauvière, communard, puis député socialiste, initié en 1888 par la *Fédération maçonnique* dont il fut vénérable en 1898 ; Dubois-Dessaule, ancien disciplinaire, qui parle de Biribi à la loge des *Trinitaires*, dont le Vénérable est Elie May (l'ancien communard, qui initia, en exil, Pottier, auteur de l'*Internationale*), en 1902 ; Camélinat, ancien communard, qui plus tard fondera le parti communiste à la scission de Tours, alors membre d'une loge du

(30) *Revue maçonnique,* tomes XII et XIV.

Droit Humain ; Gaston Da Costa, revenu du bagne de Nouméa, membre de la loge *Travail et Vrais Amis fidèles,* dont font partie une brochette de communards ; Louise Michel et Clémence Royer, membres de la maçonnerie mixte du Droit Humain, de même que Maria Deraismes, vaillante libre penseuse ; Paul Louis, futur historien du mouvement socialiste, Orateur de la *Concorde sociale* (1898) ; Lucipia, ex-communard, de la loge des *Droits de l'homme* ; Charles Longuet, de la loge l'*Avenir,* gendre de Karl Marx ; Camille Pelletan, de la *Mutualité* ; Gustave Rouanet, des *Vrais Amis* ; Marcel Sembat, de la *Raison ;* Millerand, plus tard exclu comme indigne ; Paul Robin, d'abord membre de la loge *Thélème,* puis, après son exclusion, reçu par Alfred Lantoine à la *Jérusalem Ecossaise,* dont les membres soutinrent sa campagne pour la génération consciente ; Jean Allemane ; Viviani ; Clovis Hugues, Sébastien Faure, Jourde, Alexandre Zévaès, Han Ryner, Malato... (31).

Rien que les titres distinctifs des nouvelles loges sont significatifs ; *le Matérialisme scientifique, la Société nouvelle* (Lucien Deslinières, Vénérable), *l'Action socialiste, la France Socialiste, l'Union socialiste, les Hospitaliers socialistes, la*

(31) *Acacia,* tome XIV (1909) p, 123. *La Lumière maçonnique,* juin, 1910, p. 95. *Revue maçonnique,* tome XXIII, p. 42 Tome XXII, p 58. Tome XIII, p. 33 Tome XIX, p.78. Etc., etc. Plusieurs, comme Han Ryner, devaient se retirer de la Maçonnerie par la suite.

Libre Pensée, les Travailleurs socialistes de France, la Révolution sociale...

Plusieurs maçons socialistes fondèrent en 1894 un Ordre des Chevaliers du travail, auquel fut affiliée la loge *Karl Marx* de Nantes ; Aristide Briand, alors révolutionnaire anarchisant, en fréquentait les loges parisiennes ainsi qu'Alavaill (rédacteur de l'*Almanach de la question sociale*), Augustin Hamon (directeur de l'*Humanité nouvelle*), etc... (32)

Mais on ne faisait pas que de la politique dans les loges, on y faisait aussi de la littérature, et c'est ce qui d'abord attira chez elles la génération de Laurent Tailhade.

Dès 1891 nous voyons le bon Edouard Dubus faire une conférence sur les loges de femmes, le 19 mars, à l'*Union des peuples,* tandis que Pierre Dufay parlait de la Chanson contemporaine, le 8 mai, aux membres de la *Jérusalem Ecossaise.* La *Revue maçonnique* citait les vers de Dubus avec le commentaire suivant « un partipris de symbolisme, des sentiments tant soit peu décadents, mais une réelle science des vers et par dessus tout, une grâce mélancolique qui évoque le *départ pour Cythère* de Watteau, voilà ce qui caractérise l'art de notre F. Dubus » (33).

(32) Pageot, *Notes sur la franc-maçonnerie dans la Loire inférieure ;* Bidegain, *Masques et visages maconniques ;* et *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux.*

(33) *Revue maçonnique,* tome XII, p. 18, 83, 381.

En 1892 nous trouvons côte à côte Dubus et Laurent Tailhade au sein de la loge parisienne des *Amis inséparables*, dont les colonnes s'honoraient de jeunes talents pleins d'avenir. L'auteur du *Pays du mufle* y prononça notamment un remarquable « morceau d'architecture » sur l'Evolution maçonnique (34), où, tout en glorifiant la Révolution, il n'en affirmait pas moins son scepticisme à l'égard des conquêtes républicaines

« Hélas ! mes frères, cette conquête si noblement voulue, ce souffle épique de 89, quels fruits nous ont-ils portés, quelle rémission aux peines héréditaires des éternels dolents ?

« Ceux que Vallès nommait plaisamment les « classiques rouges » ont beau vanter les géants nos pères et assurer avec des gestes dantonniens que la fraternité règne en un monde purifié des vieilles superstitions, nous avons beau célébrer des centenaires et jeter aux vents d'insupportables Marseillaises, ceux

(34) Au début de cette conférence il commence par saluer le frère Dubus qui vient de faire une causerie sur les maisons hantées : « le frère Dubus, en effet, est un de nos plus savants mystagogues. De la Sibylle Cumée aux vieilles femmes de Macbeth, rien du monde surnaturel ne lui est étranger. Il ravive en de nobles vers la gloire mystique d'Apollonius de Thyane. Il unit aux sorcelleries des thaumaturges l'éternel enchantement des belles rimes. Il évoque les âmes défuntes comme on sonne un valet et, s'il lui plaisait avoir demain à souper la statue du Commandeur, ce n'est pas pour Don Juan que le festin serait servi ». Derrière ces paroles pointe une ironie amicale que Dubus ne devait sans doute pas saisir.

qui, pour tout maçon véritable, sont les premiers et les plus chers de nos frères, les Indigents envers qui la société contemporaine est manifestement coupable de vol sinon d'assassinat, qu'ont-ils gagné aux prétendus bienfaits de la Révolution ? Le droit de voter, n'est-ce pas, et l'exercice des droits civiques, sans compter l'obligation scélérate d'abdiquer aux mains d'un caporal toute dignité humaine (35), de sacrifier leur plus verte jeunesse à défendre l'or du juif et le champ du bourgeois ? Abruti par le prêtre immonde, nonobstant la tutelle hypocrite des lois, exploité dans sa chair et son travail, c'est le Pauvre de tout pays, qui, sous l'imbécile étendart des patries, égorge le Pauvre son égal, en attendant qu'une lumière bienfaisante lui montre son crime et son erreur. C'est le Pauvre qui, pour l'aristocratie nouvelle des parvenus, mille fois plus répugnante que l'ancienne, travaille sans répit et se demande si la pitié n'est pas un rêve, la raison du plus fort l'unique droit.

« Mes frères n'est-ce point dans l'amour du Pauvre que la Maçonnerie doit chercher sa nouvelle jeunesse ? n'est-ce point aux abandonnés qu'elle doit vouer ses études, ses efforts et l'intelligence de tous les siens ? »

Puis, Laurent Tailhade, après avoir cité longuement une page de la conférence de Pierre Dufay à l'*Union des peuples* sur ce rôle d'émancipation sociale dévolu à la maçonnerie, terminait

(35) Le F. Déroulède (car alors il était, lui aussi, républicain) dut sursauter à la lecture de ce passage...

par l'espoir que la loge des *Amis inséparables* apporterait sa pierre à l'édification du Temple immatériel dont Louis Blanc glorifiait déjà la splendeur :

« Ce temple n'aura pas, comme celui de notre aïeul Schlémo, des candélabres d'or, et des revêtements de cèdre ; il ne cèlera point, comme les basiliques des vieux maçons, un mystère ineffable sous le lin des tabernacles : mais plus incorruptible que le cèdre, plus pure que l'or et plus blanche que le lin, son architecture symbolique resplendira sur les races nouvelles, quand, libre enfin de son labeur séculaire et des chaînes abhorées, l'homme des jours futurs aura — selon l'expression d'un Maître — la Terre pour terre promise et le Monde pour Jérusalem (36) »

Par suite le pamphlétaire allait multiplier jusqu'en 1906 et au delà sa propagande dans les loges... Notons encore une conférence qu'il fit en 1893 à une tenue blanche de la loge *Travail et Vrais Amis fidèles* sur l'occultisme dans la littérature contemporaine, où il fit la louange de Stanislas de Guaita, tout en égratignant finement Huysmans et le Sar Péladan. Cette même année il devint secrétaire de sa loge (37).

(36) *Revue maçonnique*, tome XII, p. 325 à 333.

(37) *Revue maçonnique*, XIV, 184 et XIII, 186. Une autre conférence intéressante fut celle que Laurent Tailhade fit aux *Amis inséparables* le 9 mars 1892 sur la Chanson plébéienne, où il cita avec sympathie le répertoire du frère chansonnier Bruant (*Bulletin maçonnique*, XII, 359). Ces morceaux sont peu connus et mériteraient d'être publiés.

On lira de lui un autre morceau d'architecture sur les Diaconales dans les *Discours civiques* ; le commentaire des livres secrets des confesseurs lui inspire une critique virulante du prêtre :

« Le prêtre, solide, trop nourri pour sa fainéantise, débordant de pléthore sanguine, est, la plupart du temps, un rustre que n'a point anémié la dégénérescence bourgeoise.

« Il porte, avec une âme de garde-chiourme, des sens de muletier. Valet de charrue, il emploie au maniement des consciences la brutalité sournoise du pacant, le cynisme du fauve, l'hypocrisie du villageois. Il est rudanier, salace, mal odorant...

« Voici donc un livre qui contient l'examen auquel un inconnu a le droit de soumettre la vierge qui sort à peine de l'ombre maternelle ; la femme qui descend du lit nuptial, toute ravie encore des premiers baisers de l'amant et de l'époux. Le directeur de conscience ajuste ses bésicles théologales. Il flaire les linges souillés. Il déguste les eaux de toilette. En latin, non de cuisine, mais de latrines, il pousse les diverses enquêtes dont il est contraint d'affliger ses ouailles...

« Beauté blessée! Beauté fragile ! » Que ne peut sur elle cet homme sans épouse ni enfants, cet homme exempt de toutes les charges sociales, qui ouvre la porte du mystère, qui prête aux joies de l'alcôve la saveur aigüe et délicieuse du péché ?... Le mari a le corps, la guenille périssable, mais le prêtre, seul, règne sur la volonté...

« Les saints des honnêtes gens, ce sont les héros, les savants, les poètes, les tueurs de rois et les inventeurs d'Amérique. Les saints des christicoles, ce sont

les truies chères à M. Huysmans, après Montalembert, qui boivent leur urine, comme Elisabeth de Hongrie, ou lèchent le vomissement des fièvreux à la façon de Marie Alacoque. Tels sont, en résumé, les grands exemples, les vertus civiques et les fortes actions que le catholicisme propose à ses adhérents... »

Laurent Tailhade était de ceux que les prêtres redoutent, parce que, insensible à toute corruption, il ne craignait pas d'aller les attaquer jusque dans leurs églises.

Déjà, avant lui, en mars 1892, des militants blanquistes, Argyriadès, Eugène Baudin, J.-L. Breton, étaient allé chahuter le P. jésuite Lemoigne alors qu'il prêchait à l'église Saint-Merri sur la légitimité du capital au point de vue catholique. Ils avaient déchaîné un tapage inénarrable en hurlant, malgré les bedeaux, des *Vive la République ! Vive la Commune ! A bas la Calotte !* puis en dansant la *Carmagnole* tandis que le jeune J.-L. Breton, rédacteur du journal *le Parti socialiste,* prenait la place du bon Père et affirmait sa foi révolutionnaire (38).

Ces équipées se renouvelèrent en 1903, au temps des Fêtes de la Raison, au lendemain de l'affaire Dreyfus, à une époque où les anticléricaux ne tendaient pas encore une main fraternelle à l'Eglise. Le jour de Pâques 1903, Victor Charbonnel et Gustave Téry interrompaient à N.-D. de Lorette le sermon du P. Hébert, dominicain, et se faisaient expulser. Le 12 mai ils revinrent en nombre à Aubervilliers, avec Henry Bérenger et Laurent Tailhade, pour contredire l'abbé Coubé, jésuite sécularisé. Bérenger apostropha l'ex-jésuite en ces termes : « Vous êtes bien le citoyen Coubé ? Eh bien ! Vous n'avez pas le droit de parler ici. Vous ne parlerez pas ». Il s'ensuivit une violente bagarre au cours de laquelle la police dut intervenir, sans toutefois qu'aucune arrestation fut maintenue. (39)

(38) V. Zévaès, *Ombres et Silhouettes,* pp. 79-82.

Laurent Tailhade avait accueilli avec sympathie l'ex-abbé Charbonnel dans la libre pensée et les loges. Il le présenta à un meeting en ces termes :

« Libre penseur et révolutionnaire, il porte devant vous ces torches qu'Athènes allumait à l'autel de Prométhée et qui, transmises de génération en génération, éclairent cette route, chaque jour moins obscure, qui conduit le genre humain vers la cité de la justice, de la raison et du bonheur. Enlevé par sa propre volonté à la profession de diriger les femmes, Charbonnel a quitté l'ombre scélérate de l'Eglise, il a dépouillé le costume grotesque et magnifique du prêtre, jetant pêle-mêle chasuble d'or et principes surannés, dogmes abétissants et parures archaïques. Recevons-le comme Julien à son retour de Nico-

(39) Louis Capéran, *l'Invasion Laïque,* p. 168.

médie, comme Luther au lendemain de la diète de Worms, et, pour saluer d'un titre qui lui convienne ce héros de la libre pensée, disons de lui, avec plus de raison peut-être, ce que Shakespeare disait de Jules César : C'est un homme en tout (40) »

Toutefois, lorsqu'en février 1904 l'Association Nationale des libres penseurs fut divisée par une stupide querelle entre Henry Béranger et Charbonnel, Laurent Tailhade suivit le premier au journal *l'Action*, tandis que Téry, Jean Allemane et Hubbard restaient à la *Raison*, avec Charbonnel. Il fallut un an d'effort pour apaiser la querelle.

Quoiqu'il en soit, cette première décade du XX[e] siècle, qui voit la séparation de l'Eglise et de l'Etat, fut une période ardemment militante ; la libre pensée ralliait alors tous les hommes de progrès et, dans ses congrès internationaux comme ceux de Rome et de Paris, elle donnait l'accès aux revendications les plus sacrilèges, non seulement contre l'Eglise, mais contre le Militarisme et la puissance du Capital.

A la différence de certains républicains timorés et sectaires, Laurent Tailhade donna son adhésion sincère aux thèses généreuses de Paul Robin, apôtre de la génération consciente et de la limitation des naissances, seul remède à la surpopulation, génératrice de la misère du prolétariat et des guerres internationales. Il écrivit à Robin ces lignes pleines de sympathie :

(40) En 1901 (*Discours civiques*, p. 83).

« Je partage vos idées qui sont miséricordieuses et scientifiques. La procréation involontaire et qui ne prend pour limite ni les forces de la mère, ni les facultés économiques du géniteur, est un acte régressif vers l'animalité primitive ; en outre si le prolétariat est malheureux, c'est à peu près uniquement parce qu'il est le prolétariat, c'est-à-dire la grande fabrique d'espèce humaine, où les privilégiés s'approvisionnent de chair à travail et de chair à plaisir...

« Le métier de précurseur est le plus ingrat du monde. Vous expiez, mon cher maître, par toutes sortes d'ennuis le crime impardonnable d'avoir devancé votre époque, et dit, quarante ans avant le vulgaire, ce qui sera demain l'éblouissante vérité... L'honneur est grand, certes, mais la peine semble parfois rude, même aux cœurs de bonne volonté (41) ».

***

Comme Retté et les autres, Laurent Tailhade connaissait mal les principes fondamentaux de la philosophie scientifique.

Toutefois, et c'est ce qui le préserva de toute conversion, sa culture littéraire était immense. Son incroyance n'était pas une attitude toute sen-

(41) Cité par Gabriel Giroud, *Paul Robin*, pp. 250-251. Robin fut également encouragé par Brieux, Téry, le comte de Sainte Marie, Urbain Gohier, Clovis Hugues, Fournière, Michel Corday, Albert Lantoine, Sébastien Faure, Gustave Hervé, etc.

timentale ou pragmatiste comme celle de Retté. Il connaissait fort bien l'histoire de l'Eglise et avait puisé de bons éléments d'histoire comparée dans *Les Religions* d'André Lefèvre. Il en donne la preuve dans *La Pâque socialiste.*

« Dans toutes religions, sous tous les climats, dans tous les lieux où se posa la tente précaire des tribus errantes, où s'élevèrent les architectures cyclopéennes des villes ancestrales, le rite essentiel du repas en commun apparaît en même temps que le culte des morts et se combine avec lui. Dès que les bornes de la cité, les limites redoutables sont posées, un autel s'élève dans le *pomoerium* où cuit le repas sacré partagé entre les vivants et les mânes des aïeux.

« C'est l'universelle eucharistie, dont l'hostie, alternativement effective ou symbolique, infuse à chacun des participants quelque chose de sa vertu.

« Tantôt c'est l'anthropophagie rituelle, si exactement décrite par André Lefèvre, dans son beau livre *des Religions.* En ce cas, l'homme s'approprie les mérites du sacrifié : ennemi, parent ou victime propitiatoire. La force du chef indien revit dans le guerrier qui l'a scalpé ; le sang des vierges ou des enfants calme la soif dévoratrice de Moloch, et, déchaînant les souffles propices, la mort d'Iphigénie guide vers Illios les trirèmes achéennes.

« Tantôt, c'est la théophagie. Le fidèle absorbe le divin qui se résorbe en lui. A l'individu, l'Univers se donne sous les formes les plus variées : sôma de l'Indou, hôma du Perse, farine parfumée de menthe aux offices éleusiniens de Dyonisos et de Démeter.

« Plus le prêtre se livre à la théotysie, plus il croît en mérite ; si bien que les officiants de Zoroastre, selon James Darmesteter, se montraient gris la plupart du temps, le jus de l'acclépias acide ayant (même bénit) les inconvénients du vin de Suresnes ou d'Argenteuil (42) ».

Répétons-le, c'est cette culture rationaliste que ne possédaient ni les Retté ni les Rictus. On n'est véritablement incroyant et libre penseur que lorsqu'on sait pourquoi les religions sont menteuses, et elles sont menteuses parce qu'elles affirment apporter chacune l'Unique message de vérité, alors que précisément elles offrent toutes des caractères communs, une dogmatique semblable, sous des noms différents, des miracles semblables. Or que reste-t-il de la croyance à la Présence réelle dès que l'on constate des rites de communion dans les autres cultes contemporains, ou antérieurs au christianisme ? Dès que l'on sait que tous ces rites procèdent du totémisme primitif ?

Sans la connaissance, sans l'esprit critique, la libre pensée ne peut-être qu'une révolte passagère, un feu de paille.

(42) *Discours civiques,* pp, 110-112.

IV. — CREPUSCULE

En 1906 Tailhade se sépara de ses amitiés révolutionnaires en refusant de se solidariser avec les signataires de l'affiche de Gustave Hervé (43).

Il se plaignait qu'on ait abusé de son nom, et par un coup de tête inattendu, il alla collaborer au *Gaulois*, du juif converti Arthur Meyer. Mais comme il était resté indépendant, il ne recueillit que des moqueries.

Il se ressaisit bien vite, mais il avait perdu la confiance du peuple. Pourtant un Blanqui, un Bakounine même, avaient eu aussi des moments de défaillance.

(43) Gustave Hervé, membre des loges *La Concorde* de Sens et l'*Idéal social* de Paris (v. *l'Acacia*, 1905, p. 643) était alors le champion de l'antipatriotisme intégral. Depuis il est devenu conservateur et vient de publier ces temps derniers sa brochure : *C'est Pétain qu'il nous faut*, où il jette les bases d'un état catholique autoritaire (1936).

Il continuait pourtant à publier de belles pages : *Pour la paix* (1909), *Plâtres et marbres* (1912), *Poèmes élégiaques* (1913), *les Commérages de Tybalt* (1914), où se trouvent il est vrai beaucoup de morceaux parus aux années d'enthousiame.

Il écrivait aussi des articles pleins de fraîcheur, de sentiment poétique et d'observation, sur la nature et sur les hommes. Il a beaucoup parlé dans ses chroniques des paysans bretons, du pays « de l'Alcool et de la Foi ».

Dans *Je dis tout* de septembre 1912 il décrit encore une scène populaire, le Pardon de Sainte-Anne, où il montre avec amertume la grossièreté de ces réjouissances populaires, et où l'on trouve un peu du Tailhade de jadis :

« A l'issue des vêpres, le cortège se reforme et prend malgré l'averse opiniâtre, le chemin de la mer. C'est un remous de parapluies aux ombelles uniformes, assimilant de point en point la boueuse théorie à ces ballets de champignons ou de cucurbites que le Châtelet fait d'habitude reluire vers dix heures et demie du soir. Le ciel gris, d'un vilain gris fumeux et sale. Des nuages encapuchonnent le *Menez-Hom ;* la procession barbote dans une fange liquide, tous les pélerins sont plus ou moins éclaboussés ; les fonds d'or et d'outre-mer noyés dans la bruine ; « le temps sinistre », comme le disait, non sans quelque emphase, le passeur de *Dincault* qui dès l'aube, transportait dans son bac les voitures et les promeneurs du *Faoü*.

« Le spectacle n'est point à l'église. Les romances bêtes, la procession vulgaire, l'épiscope très inférieur aux choristes de l'*Africaine*, vivement expédiés, reste la fête véritable, la Kermesse, la ducasse, la *vervena*, la réjouissance canaille, enfin, quel que soit le nom dont il vous plaira de la nommer.

« ...Le soir tombe déjà. Les voitures breaks, jardinières, calèches, déhiscentes, l'une après l'autre, s'en vont au pas funèbre de leurs rosses. Des bourgeois endimanchés, des fillettes à chapeaux hideusement fleuris, des adolescents vêtus de complets trop modernes, s'égaillent à la recherche de leurs cardues. La Belle Jardinière, comme partout ailleurs, étend sur les coteaux de *Plomodiern* son règne incontesté. Mais là-bas, à l'horizon, sous une écharpe de brume qu'emporte le vent sonore, tout à coup paraît un lambeau d'azur. Des gouttes de soleil pleuvent sur les flots. Comme un linceul de taffetas bleuâtre au passement d'argent, la vague borne l'arène de franges dentelées. La mer, dans sa grâce alanguie de courtisane amoureuse, halette doucement ; la mer nue et splendide, la mer, dont la beauté console d'âge en âge les éphémères de leurs vaines turbulences, de leurs superstitions protesques et de la laideur incurable qu'ils propagent autour d'eux (44) ».

En 1914 il céda sur le moment à la frénésie guerrière qui entraînait les meilleurs parmi les écrivains d'avant garde, et, à la suite d'Anatole

(44) *Annales des fêtes et cérémonies civiles*, tome II (1912), p. 435-438.

France, il écrivait une lettre emplie de patriotisme bête que publia le journal d'Hervé.

Mais il suffit de peu de temps pour qu'il revint à sa coutumière indépendance, et lorsque, vers la fin de la guerre, Gérard de Lacaze-Duthiers en vint à l'interroger sur la trahison des intellectuels en 1914, il lui répondit avec un sourire :

— Mercantilisme, mon cher ami, mercantilisme ! (45).

C'est le Tailhade de toujours que nous trouvons dans ces *Reflets de Paris*, recueil de chroniques écrites en 1918 et 1919.

Chroniques amères il est vrai, et désabusées. Il voyait le précéder dans la tombe tant d'amis, Naquet qui avait apporté au monde « la loi civilisatrice du divorce », Jaurès, « haute et pure victime » dont le sang criait toujours vengeance, Mirbeau, Papus, Verhaeren, Gabriel Fauré et tant d'autres.

Et puis le mercantilisme des profiteurs de guerre, des exploiteurs des « restrictions » (c'était le mot à la mode), le sans-gêne des jouisseurs de l'arrière, l'écœurait et le désespérait.

Son patriotisme nouveau demeure clairvoyant : il rappelle l'incarcération du *poète* qu'il était, pour avoir flétri l'adulation de Nicolas II. « Ce

(45) Gérard de Lacaze-Duthiers, préface des *Discours civiques*, édition de l'Idée libre, p. 15.

monarque stupide et vacillant qui, pour directeur de conscience, avait un barbier spirite, pour femme une princesse allemande, lubrique, névropathe, faisant de l'espionnage au compte de Berlin et trahissant le peuple qui niaisement se prosternait devant elle » :

« Les mois passèrent, puis les ans. Et la parole « du poète », un jour, se trouva l'expression même de la stricte réalité. La Russie emportait la France vers une aventure que, sans elle, peut-être, cet infortuné pays n'eût pas soufferte. Même si le pouvoir, au dernier moment, eût été confié à un homme intelligent et probe, le calice horrible eût été détourné. Jaurès ne voulait point la guerre. Sans doute, il en eût écarté les fureurs. Mais les chats-tigres du nationalisme veillaient à la réalisation de l'égorgement universel. Jaurès opportunément assassiné, ne mit plus d'obstacle au carnage, dont l'Europe saigne et saignera jusqu'à l'épuisement de ses veines... Quelle peine, quel bagne, quel supplice égaleront le crime de ces bourgeois vaniteux, huissiers honoraires ou marchands de vins parvenus, qui, par sottise, pour jouer au Talleyrand, pour baiser la main des Grandes Duchesses, pour prendre place à table avec l'Autocrate de toutes les Russies, ont aventuré le sort de leur pays, égorgé des millions de jeunes hommes et déchaîné les Fléaux ? (46) »

D'ailleurs, cette guerre, pour laquelle tant de Pauvres ont donné leur sang, n'a rien changé ; c'est toujours le règne du mercanti :

(46) 23 février 1918 (*Reflets de Paris*, p. 15-17).

« Quelques esprits chagrins, des gens que leur estomac taquine ou que leur foie incommode, ceux dont l'insomnie est réfractaire même à la lecture de M. Paul Bourget, vous diront — possible ! — que le pauvre monde grelotte, meurt de froid, manque de sucre, de pain, de charbon, que le fruitier, le crémier, l'épicier volent avec une tranquillité parfaite, que les marchands de tout poil et de toute plume écorchent la pratique, tondent le client, comme, sous le Directoire, les chauffeurs de la Beauce dévalisaient les fermiers de Cloyes ou de Bretoncelles, mais que, loin de les poursuivre et de leur passer au cou la cravate de chanvre qu'ils méritent, ministres, juges et policiers encouragent leur entreprises moyennant quelques pourboires délicatement offerts...

« Au poids du diamant, les œufs pourris se vendent. Le beurre chimique, le bon beurre sans crème, sinon sans fétidité, « demande » pour être acquis, un nombre incalculable d'assignats. Les nourrissons, faute de lait, crèvent comme des mouches. Et puis, après ? (47) »

Et puis, après ? En effet ! jadis le peuple s'insurgeait contre les affameurs, mais aujourd'hui nous sommes en pleine démocratie victorieuse. Il est vrai que depuis l'armistice on jeûne plus que jamais, mais dira-t-on, « pourquoi ne vous êtes vous pas enrichis, comme l'épicemar et le bougnat du coin ? Vous mâcheriez aussi de la volaille, des truffes et des poissons coûteux ». Ah ! vraiment ! « quel réconfort pour les amputés, les borgnes, les bancals, pour tous les

(47) 20 janvier 1919 (*Ibid.*, p. 178-179).

genres de stropiats, quelle douceur infinie et — peut-on dire — plus humaine, pour les rapatriés qui trouvent leur maison en ruines, leur champ dévasté, la grand'mère morte et le bétail enfui, quel baume pour ceux dont la tuberculose corrode le dernier poumon, de savoir que, désormais, la fine fleur de l'élégance française — en la personne de quel autorisé représentant (48) ! — manifestait sa gratitude aux morts et son respect aux vifs, en écoutant *Faust* dans un sifflet d'ébène que surmonte un chapeau de soie éclatant comme le jais ! ».

Aussi, que de désillusion dans ces lignes écrites l'année de sa mort :

« O Démocratie ! Eternel fond d'eau vive ! Réservoir de la jeune humanité ! Source de l'intelligence et du travail ! Toi que nous révâmes si belle, aux jours passionnés de notre adolescence ! Toi qui nous apparus éloquente et superbe, avec la dialectique immobile de Périclès ou drapée, ainsi qu'un dieu, dans la toge romaine, voilà sous ton enseigne, quelles malpropretés s'échafaudent, quels doigts immondes larronnent un or infâme, comme l'Hermagoras de Martial emportait les nappes du souper (49) ».

Jusqu'à son dernier jour, il écrivit des chroniques, ou les dicta à sa dévouée compagne. Mal-

(48) Arthur Meyer, dont le chroniqueur a parlé dans les précédentes lignes.

(49) 10 février 1919 (*Ibid.*, p. 202-203).

heureusement il était resté morphinomane, et c'est ce qui hâta sa fin.

Il mourut paisiblement, sans haines ni regrets, et en penseur libre.

Cet écrivain probe ne laissait rien à ses héritiers. Il fut enterré provisoirement à Combs-la-Ville. Ses amis, sur l'initiative de Louis de Gonzague-Frick, Léon Riotor, Gérard de Lacaze-Duthiers, s'étaient cotisés pour lui éviter la fosse commune. On le ramena au cimetière Montparnasse où Pierre Dufay. L. de Conzague-Frick et G. Pioch dirent de beaux discours.

Ses héritiers se firent quelque argent en dispersant ses autographes et ceux de ses correspondants et amis Mauclair, Ernest Raynaud, Roland Dorgelès, Jehan Rictus, Jules Bois, Maurice Magre. Maintenant qu'il était mort on allait pouvoir célébrer son mérite et tirer parti de ses dépouilles (50).

(50) Jean Bernard, *La Vie de Paris en* 1925, Lemerre, p. 309.

CONCLUSION

Malgré de courtes et excusables défaillances, Laurent Tailhade a donc droit à l'admiration et à la reconnaissance des esprits libres.

Il nous donne l'exemple d'une vie de droiture et de sincérité. Cet homme ne s'est jamais vendu. S'il se trompa, c'était de bonne foi. Il mourut pauvre, et cela dispense de tout commentaire. Les petits barbouilleurs de papier du *Matin* ou du *Petit Parisien* n'auront pas cette gloire, eux dont les truismes quotidiens emplissent largement l'escarcelle.

Ce fut aussi un chantre merveilleux un amoureux de la Nature, de la Beauté païenne, un ennemi de la laideur bourgeoise, de l'ascétisme chrétien, de la fausse morale et de toutes les disciplines abêtissantes des Eglises religieuses et sociales.

Enfin, il sut défendre la cause du pauvre sans jamais déchoir au rang de démagogue, sans jamais renier la Culture. Il rêva toute sa vie « de créer l'Egalité, non en descendant à la populace, mais en abrogeant les mœurs populacières, en ne faisant rien descendre, mais en appelant aux sommets les ignorants et les deshérités » (51) Ses chroniques, ses conférences sont de purs joyaux littéraires ; il ne s'est jamais abaissé à composer une culture simpliste pour le peuple, il a toujours pensé que ceux qui le voulaient vraiment pouvaient se hausser jusqu'à cette aristocratie intellectuelle dont les écrivains patentés de la bourgeoisie voudraient avoir le monopole.

Il est le chef digne d'estime de sa génération.

♣

Et cette génération de jeunes écrivains de la Révolte, quelle fut sa destinée ?

Comme nous l'avons écrit, sa culture libre penseuse était trop superficielle, et la plupart de ces anarchistes de vingt ans devaient passer de l'autre côté de la barricade.

Il faut d'abord faire exception pour ceux qui n'eurent pas de chance ; ils étaient trop sincères pour mener la bataille de la vie ; faisons l'appel des morts :

Edouard Dubus. — Mort sur la voie publique;

(51) *Reflets de Paris*, p. 115-116).

Amédée Cloux. — Mort à l'hôpital ;
Mécislas Golberg ? mort à l'hôpital.
Verlaine. — Mort à sa sortie de l'hôpital.

Ensuite il y eut ceux qui, sans rester tout à fait les mêmes, gardèrent leur dignité, leur pauvreté, leur indépendance. Rémy de Gourmont, Jules Renard, Jehan Rictus, qui mourut pauvre mais, hélas, « muni des sacrements de l'Eglise ». M. Pierre Dufay, toujours chroniqueur du *Mercure de France* et rédacteur plein d'érudition de l'inestimable *Intermédiaire des chercheurs et curieux*. M. Albert Lantoine, toujours poète, toujours féru de franc-maçonnerie, bien qu'il ne dise plus avec autant de netteté combien notre société capitaliste se prosterne ignominieusement devant ses souteneurs : le prêtre et le soldat (52) ; M. Oswald Wirth, qui a conservé la tradition de Stanislas de Guaita et de Papus.

Mais en revanche, si nous faisons l'appel de ceux qui ont *varié* — sinon trahi, que de noms se présentent sous notre plume !

Maurice Pujo. — Militant d' « Action Française » !

Henry Bérenger. — Sénateur, proconsul honoraire, administrateur de sociétés.

(52) Lantoine, *Emile Zola devant les cannibales* (*Humanité nouvelle*, mai 1903, p. 90).

Lucien Pemjean (53). — Antisémite farouche, cagoulard impénitent.

Adolphe Retté. — Brancardier à Lourdes, converti.

Barrès. — Académicien et nationaliste.

Jean Richepin. — Académicien, conférencier aux *Annales* pour 30.000 francs par an, etc.

Henri de Régnier. — Académie Française.

Louis Dumur. — Mort dans la peau d'un ultra, auteur du roman anti-boche *Nach Paris !*

Et combien d'autres, sans parler des vendus pour de bon ; originaires, ceux-là, du socialisme : les Hervé, Millerand et autres Lagardelle.

C'est qu'en effet nous ne croyons pas que tous ces poètes aient trahi, à la différence des politiciens à la Briand, par intérêt. Non. Ils étaient anarchistes parce qu'ils étaient jeunes, que c'était la mode et qu'ils voulaient légitimer leur volonté de vivre dans la joie païenne. Aucun n'avait les connaissances d'un Elisée Reclus, ni même l'érudition de leur maître, Laurent Tailhade. Ils furent libertaires comme ils avaient été boulangistes, par sentiment et non par raison.

(53) Fut anarchiste lui aussi, et condamné à six mois de prison pour avoir protesté contre les fusillades de Fourmies.

Ils ont tous plus ou moins justifié l'appréciation que portait Laurent Tailhade sur Edouard Dubus :

« Boulangisme. occultisme, symbolisme, perversité, Dubus adopta sans fatigue les calembredaines à la mode chez ses contemporains. De notre temps il eût été malthusien ou silloniste, peut-être l'un et l'autre, car le besoin « d'imiter pour être original » lui conférait un éclectisme singulier. (54) ».

Mais que nous importent ce qu'ils ont pensé ou déclamé, par la suite ? Les années où ils ont chanté la joie de vivre nous appartiennent, et nous ne nous lasserons pas, nous les militants, d'orner nos bibliothèques si « sérieuses » soient-elles, de leurs œuvres charmantes, vestiges d'un temps ou les Clercs n'avaient pas encore trahi !

Jean BOSSU.

BIBLIOGRAPHIE

En dehors des ouvrages cités, Laurent Tailhade a encore publié : *A travers les groins* (1900), *Imbéciles et gredins* (1900), *La touffe de sauge* (1901), *Le Satyricon* (1902), *Lettres familières* (1904), *Poèmes aristophanesques* (1904), *La Noire Idole* (1907), *Les Livres et les Hommes* (1918), sans parler de recueils posthumes : *Quelques fantômes de jadis* (1920), etc.

Presque tous les ouvrages des poètes que nous citons ont été édités par le Mercure de France.

M. Fernand Kolney a publié un livre fort remarqué sur Laurent Tailhade en 1922 ; nous n'avons pu nous le procurer, mais nous avons utilisé l'analyse qu'en a fait André Lorulot dans l'*Idée libre* de novembre 1922, p. 193 et suiv.

(54) *Plâtres et marbres*, p. 54.

ANNEXES

I. Verlaine

En 1895, Verlaine collabora à la *Revue Rouge*, fondée par Manuel Devaldès en compagnie de Zo d'Axa, Henry Bauer, Félix Fénéon, Laurent Tailhade, Steinlen et Léandre. C'est une preuve supplémentaire des relations du poète avec les révoltés de son temps.

Laurent Tailhade a souvent parlé de Verlaine, notamment dans *Contes et poèmes en prose ; Quelques fantômes de jadis ; Les reflets de Paris.*

II. BIBLIOGRAPHIE

Il a été publié une bonne anthologie de notre poète : *Les plus belles pages de Laurent Tailhade*, choisies et réunies par Mme Laurent Tailhade, préface de Fernand Kolney (Quignon 1928).

Nous n'avons pas dit, (mais cela était-il nécessaire ?) qu'il mourût affranchi de toute présence cléricale.

III. Laurent Tailhade poète.

Voici quelques vers pris dans les œuvres qui le firent connaître :

Chœur des follets.

Dans le bois en feu
Papillonne un bleu
Phosphore.
Au chant des grelots
Bondit maint galop
Sonore.
Profil de rebec,
Membres de tortue, bec
de cane,
Sifflotant leurs lais
En chœur, les follets
Ricanent.
Les chauves-souris
Mêlent à leurs cris
Des plaintes,
Quand, sous les buissons,
Les fulgores sont
Eteintes.
Sur la brande en fleurs,
L'essaim querelleur
S'élance,
Et des verts marais
Déchire le frais
Silence.
Aux bord du fossé
Voyageur lassé
Qui doutes,
Suis nos lampes d'or !
Vers l'ombre et la mort,
En route !

(Extrait de *la Forêt*).

IV. — LUCIEN PEMJEAN

Lucien Pemjean, qui mange aujourd'hui à chaque repas un socialiste ou un libre penseur, publia en 1882-1883 les *Propos Socialistes*, série d'études sociales paraissant en petites brochures populaires à quinze centimes, et que le *Bulletin Maçonnique* de la Grande Loge symbolique écossaise recommandait à l'attention des FF . ·. Mais Pemjean était de la génération d'Adolphe Retté. Son socialisme passionné et sentimental n'était pas viable. On ne peut même pas lui en vouloir. Pour Millerand et autres repus, c'est autre chose !

INDEX ALPHABETIQUE

1. *Littérateurs*

Adam (Paul), 18 19.
Barrès, 9, 10, 15, 33,61.
Bellefonds (Théo de), 7, 14.
Binet-Sanglé (Dr) 16.
Bloy (Léon), 15.
Bois (Jules), 57.
Bourget (Paul), 55.
Brieux, 47.
Bruant, 42.
Carrère (Jean), 26, 27.
Charbonnel (Victor), 19, 20, 45, 46.
Cloux (Amédée), 8, 60.
Coppée (François), 5, 8, 16, 33.
Court (Jean), 13.
Descaves (Jean), 21.
Deschamps (Léon), 15, 28.
Devaldès (Manuel), 63.
Douglas (Lord). 8.
Dubarry (Albert), 27.
Dubois-Dessaule, 37.
Dubus (Edouard), 7, 9, 10 à 13, 16, 23, 39, 40 59, 62.
Dufay (Pierre), 9, 12 14, 29, 34, 39, 41, 57 60.
Dumont-Wilden 23.
Dumur, 15, 61.
Fauré (Gabriel), 53.
Fénéon (Félix), 15. 63.
France (Anatole), 8, 53.
Golberg (Mécislas), 8, 60.
Gonzague-Frick (L. de), 57.
Gourmont (Rémy de), 14, 21, 23, 60.
Guaita (Stanislas de), 7, 10, 11, 23, 42.
Han Ryner, 15, 38.
Hérold (Ferdinand), 20
Hugues (Clovis), 15, 38, 47.
Huysmans (J. K.), 42, 44.
Ibsen, 17.
Kolney (Fernand), 42.
Lacaze-Duthiers (Gérard de), 53.
Laforgue, 18.
Lantoine (Albert), 21. 38. 47, 60.
Le Cardonnel (Louis), 20.
Lazare (Bernard), 18.
Léandre 63.
Leconte de Lisle, 5,

Lefèvre (André), 48.
Lods (Armand), 9.
Lugné-Poë, 17.

Maeterlinck, 15.
Magnen (abbé), 24.
Magre (Maurice), 57.
Mallarmé (Stéphane), 5, 15, 16, 22.
Manuel (Eugène), 10.
Mauclair (Camille), 16, 57.
Maurras (Charles), 9.
Mazel (Henri), 20.
Meyer (Arthur), 50. 56.
Millandy, 14.
Mirbeau (Octave), 15, 53.
Moréas (Jean) 9, 15, 17.

Papus (Dr Encausse), 53.
Peladan, 42.
Pottier (Eugène), 37.
Privas (Xavier), 16.

Régnier (Henri de), 15, 18, 61.
Renard (Jules), 14, 60.
Retté (Adolphe), 8, 10 à 12, 16, 19, 21, 22, 26, 47. 61.
Reynaud (Ernest), 15 57.
Richepin (Jean), 15, 24, 61.
Rictus (Jehan), 24, 30, 57, 60.

Royer (Clémence), 38.

Souday, 9, 15.
Stirner (Max), 18.

Thulié (Dr), 37.

Valéry (Paul), 20.
Valette (Alfred), 14.
Verhaeren, 21, 53.
Verlaine, 5, 7, 9, 11, 14, 15 16, 25 60. 63.
Viélé-Griffin (Francis), 18.

Weyl (Fernand). 19.
Wilde (Oscar), 8.
Wirth (Oswald), 10, 60.

Zo d'Axa, 22.

2. *Politiques.*

Alavaill, 39.
Allemane (Jean), 38, 46.
Argyriadès, 44.

Bakounine, 18, 50.
Basly, 37.
Baudin (Pierre) 36.
Baudin (Eugène), 44.
Bérenger (Henry), 19, 45, 46.
Bérenger (sénateur) 25, 26.
Breton (J. L.), 44.
Briand (Aristide), 39.

Camélinat, 37.
Chauvière, 37.
Chirac, 21.

Da Costa, 38.
Dalle (V.), 37.
Déroulède, 10.
Deslinières (Lucien), 38.

Doumer (Paul), 33, 36.
Drumont (Edouard), 10.

Ferrer (Francisco), 37.
Faure (Sébastien), 38, 47.
Fournière, 36, 47.

Grave (Jean), 22.
Groussier (Arthur), 37.
Guérin, 26.
Guesde (Jules), 15.

Hamon (Augustin), 37, 39.
Hervé (Gustave), 47, 50, 53.
Hubbard, 46.

Jaurès (Jean), 53, 54.
Jourde, 38.

Régnard (Albert), 26.
Robin (Paul), 38, 46.
Rouanet, 38.

Sembat (Marcel), 38.
Sincholle, 36.

Térv (Gustave), 45,46,47.

Viviani (René), 38.

Zévaès (Alexandre), 6, 26, 27.

3. *Divers.*

Lasserre (Pierre), 53, 54.
Le Foyer (Lucien), 19.
Longuet (Charles), 38.
Lucipia, 38.

Magnaud (président), 31.
Malato (Charles), 38.
May (Elie), 37.
Méline (Jules), 36.
Michel (Louise), 38.
Millerand (Alexandre), 27, 28, 32, 33. 38.

Paul-Louis, 38.
Pelletan (Camille), 38.
Pemjean (L.), 61.
Proudhon, 30.
Pujo (Maurice), 19, 60.

Rappoport, 9.
Reclus (Elie), 18.
Reclus (Elisée), 18.

Coubé (Rév. Père), 45.
Foyot (restaurant), 28.
Lemoigne (Rév. Père), 44.
Nau (Eugénie), 12.
Nicolas II, 32, 53.
Nuger, 26.
Ravachol, 19, 22.
Steinlen, 63.
Vaillant, 22, 28, 29.
Villejean (Dr), 27.